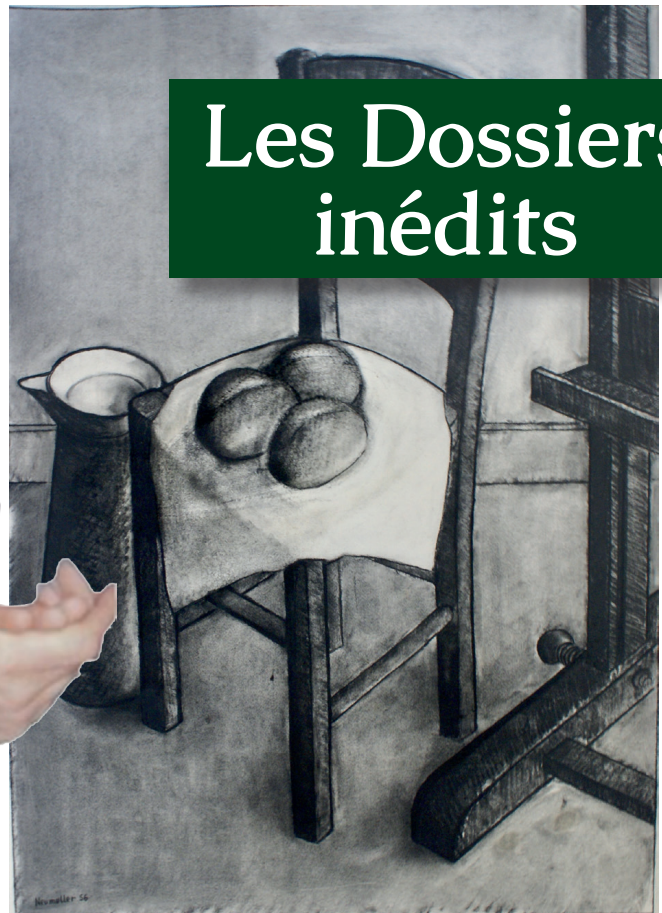


Lorry-lès-Metz

« au fil du temps »

10

Conférence du
4 avril 2025



Les Dossiers
inédits

Lucien Neumuller (1924-1976)
artiste et défenseur du patrimoine



Association d'histoire

Texte et illustrations de la conférence intitulée

« Lucien Neumuller (1924-1976), habitant de Lorry-lès-Metz, artiste et défenseur du patrimoine »
donnée par Élisabeth Neumuller, Patrick Trimbur et François Feuga le 4 avril 2025.

Élisabeth Neumuller est la fille de Lucien Neumuller et artiste.

Patrick Trimbur est retraité, ancien professeur d'histoire-géographie à Metz.

François Feuga est cofondateur de l'association Renaissance du Vieux Metz.

Toutes les illustrations sont la propriété des auteurs et sont reproduites avec leur accord.

Qu'ils en soient remerciés.

Photo de couverture : extrait d'une photo de François Feuga.

Site

www.lorrylesmetz-histoire.fr



Page Facebook

<https://www.facebook.com/ck.lorry>



Les Dossiers inédits

http://lorrylesmetz-histoire.fr/?page_id=7528



Association Lorry-lès-Metz « au fil du temps »

Président :	Jean-Luc Baudinet 5 bis rue des Frières – 57050 Lorry-lès-Metz
Siège :	Mairie de Lorry-lès-Metz 46 Grand'Rue – 57050 Lorry-lès-Metz
Directeur de la publication :	Jean-Luc Baudinet
Maquette :	Gérard Kester
ISSN :	3037-9741
Dépôt légal :	Mai 2026

À propos de Lucien Neumuller

Élisabeth NEUMULLER

Lucien Neumuller était un homme remarquable par son courage, son intelligence et sa générosité.

Peut-on dire cela de son propre père sans être soupçonnée d'admiration filiale excessive ? Je m'appuie sur mes souvenirs certes, mais aussi sur des faits et sur les très nombreux témoignages et marques d'affection et d'admiration qui continuent d'affluer, près de 50 ans après sa mort.

J'ai le souvenir d'une personnalité que je peux maintenant qualifier de hors du commun. Comme psychologue, il a donné beaucoup de son temps et de son énergie à « l'enfance inadaptée », afin de donner un avenir à ces enfants meurtris, délaissés ou incompris. Il avait créé un atelier d'expression libre où ils pouvaient venir peindre, tous les soirs après la classe. Ni modèle, ni contrainte, ni jugement, seul comptait à ses yeux, la nécessité pour ces enfants, d'exprimer sur le papier leur monde intérieur, souvent chaotique. Cet atelier a produit des milliers de peintures, aux couleurs et aux formes remarquables. Mon père, soir après soir, se contentait de punaiser les feuilles, de remplir les pots et de rincer les pinceaux, ravi et admiratif.

Comme artiste, sans aucune formation, il a produit une œuvre exceptionnelle. D'où et comment lui est venu ce talent ? Impossible de répondre à cette question, qui reste un mystère. Il s'est formé seul, en regardant les grands maîtres et en étudiant l'histoire de l'art. Son œuvre se compose de nombreuses natures mortes, de paysages. Beaucoup de fusains donc beaucoup de noir et blanc.

On est saisi par la maîtrise des formes, mais surtout par la grande force de ses contrastes, par ce noir et blanc implacable qui domine tout son travail, même dans les œuvres en couleur, dont il a fait un usage très pondéré, presque monochrome.

Je regarde aujourd'hui ce travail avec un œil d'artiste, comme on jugerait le travail d'un collègue, et je suis stupéfaite par la qualité de ses œuvres, leur force, leur gravité. Elles sont sombres et lumineuses à la fois, le fusain y est traité comme de l'eau-forte, avec cette même profondeur, cette même subtilité et radicalité.

Il aimait les collines autour de Metz, les paysages enneigés, les arbres torturés et les compositions d'objets simples, mais toutes ses œuvres semblent être autant de « vanités ».

Comme fondateur de Renaissance du Vieux Metz enfin, il s'est battu pendant des années, aux dépens de sa santé, contre une municipalité sourde et aveugle dont le seul but était le profit et la rentabilité. Il a assisté, impuissant, au massacre des vieux quartiers historiques, à la destruction des édifices remarquables, au saccage des maisons Renaissance et moyenâgeuses du centre-ville. L'hypocrisie et l'inculture crasse des élus de l'époque ont eu raison de son énergie et de son courage.

Il est ainsi devenu pareil à son idole de toujours, Don Quichotte, dont il avait fait de multiples portraits. Je comprends maintenant que tous ses combats, celui en faveur de l'enfance maltraitée et du statut du malade mental, celui en faveur

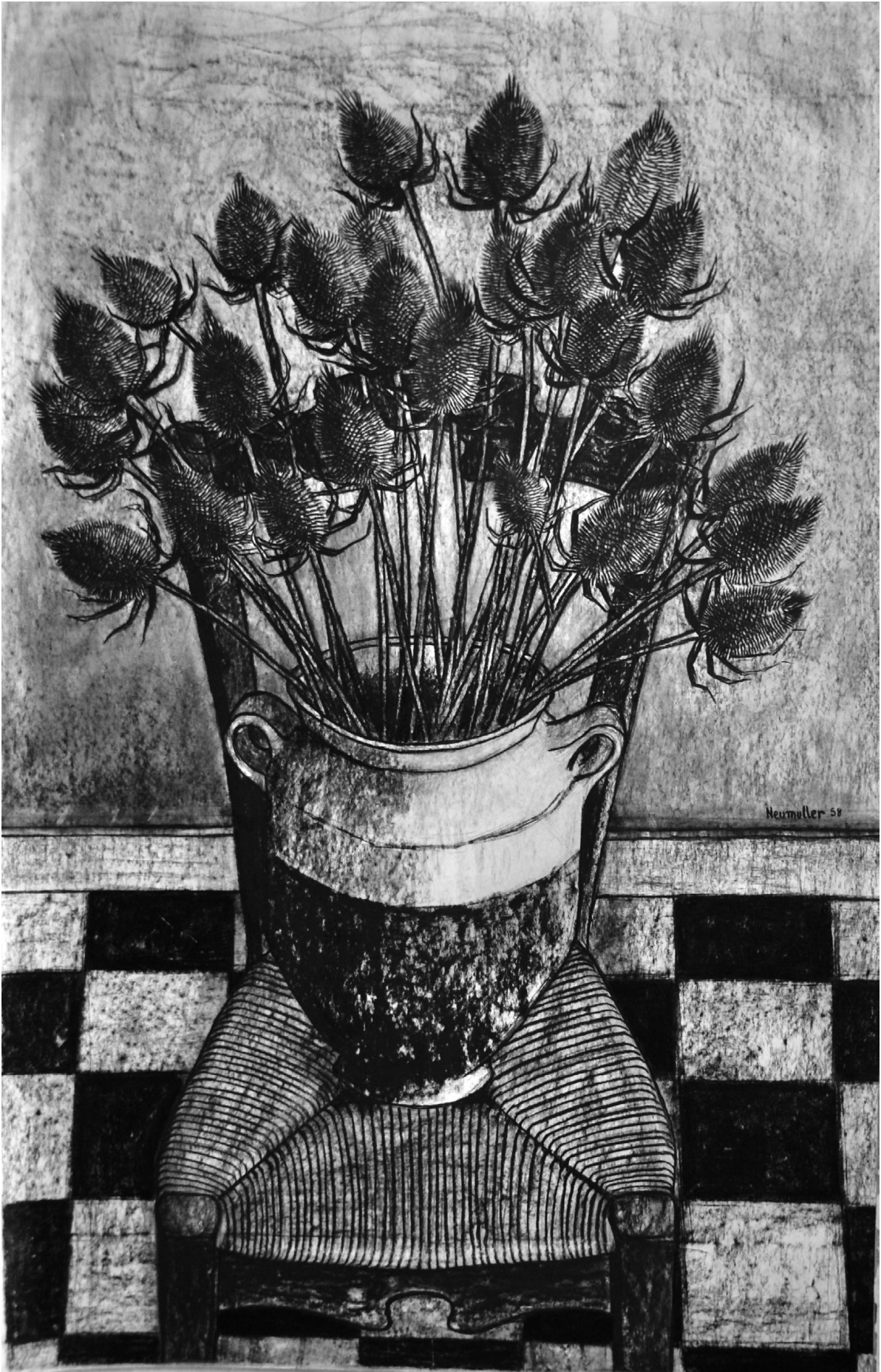
de l'ouverture et de l'accès à l'art pour tous, celui enfin contre les violences faites à l'histoire et à nos villes, tous ses combats n'en faisaient qu'un : le combat en faveur de l'humanité, en faveur du beau et de l'intelligence, et contre le profit personnel comme seule logique.



Nature morte, fusain sur papier. 1964.



Arbre, eau forte, 1964.



Chardons, fusain sur papier, 1962.



Côtes de Moselle, fusain.



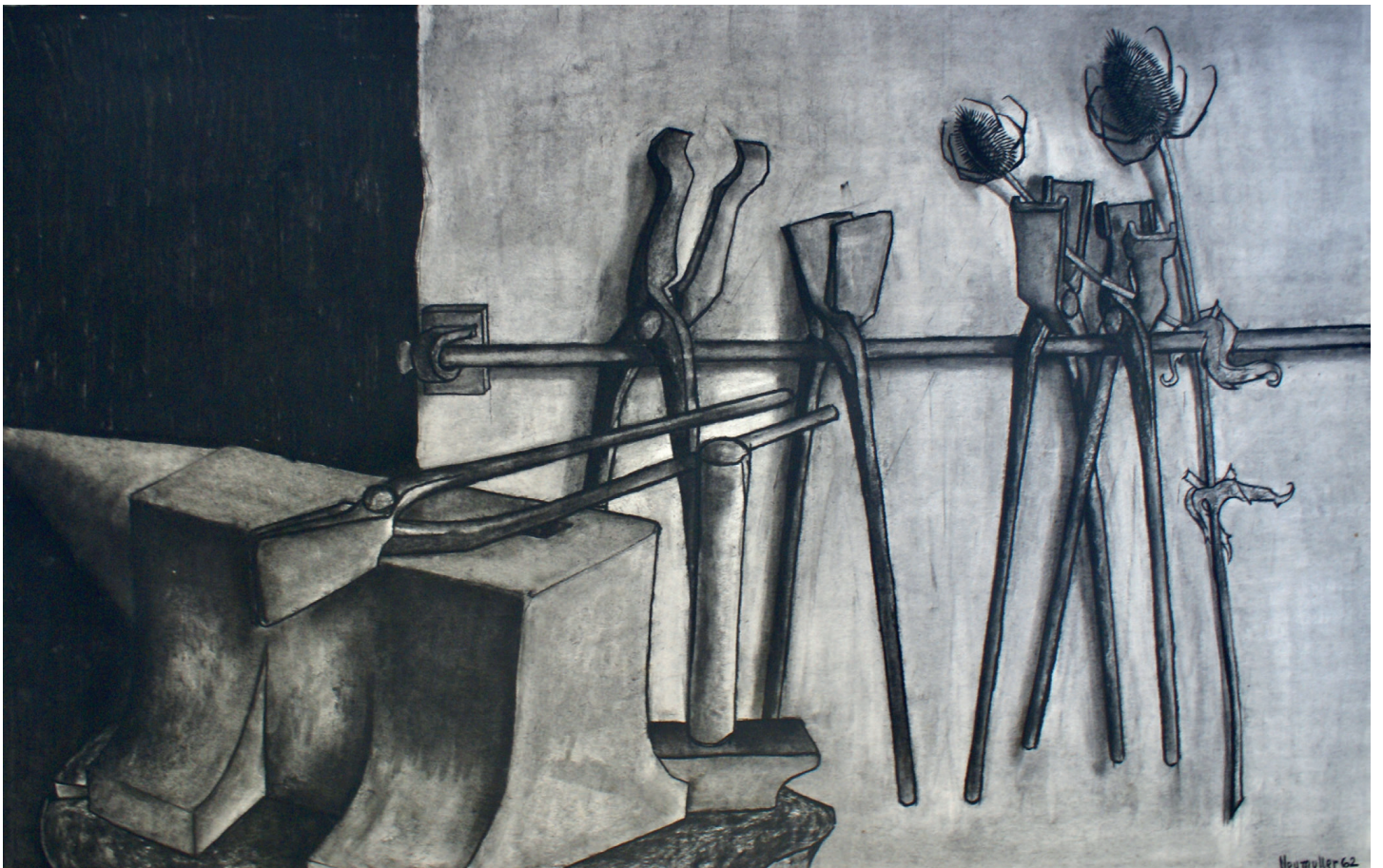
Nature morte au châtaignes, fusain.



Don Quichotte, lavis, encre de Chine.



Plage de galets, fusain.



Nature morte aux outils, fusain, 1962.



Paysage avec saules, fusain.



Galets, fusain.



Nature morte à la chaise, fusain, 1956.



Nature morte aux poires, fusain.



Nature morte aux châtaignes, fusain.



Arbre; fusain, 1963.



Nature morte aux poissons, fusain.



Paysage, fusain 1963.



Paysage de Moselle.



Nature morte aux coings, fusain, 1962.



Nature morte, fusain.



Nature morte, fusain.



Paysage de Moselle; fusain.



Paysage de Moselle, fusain.



Paysage de Moselle, fusain.



Arbre, fusain.



Nu, fusain.



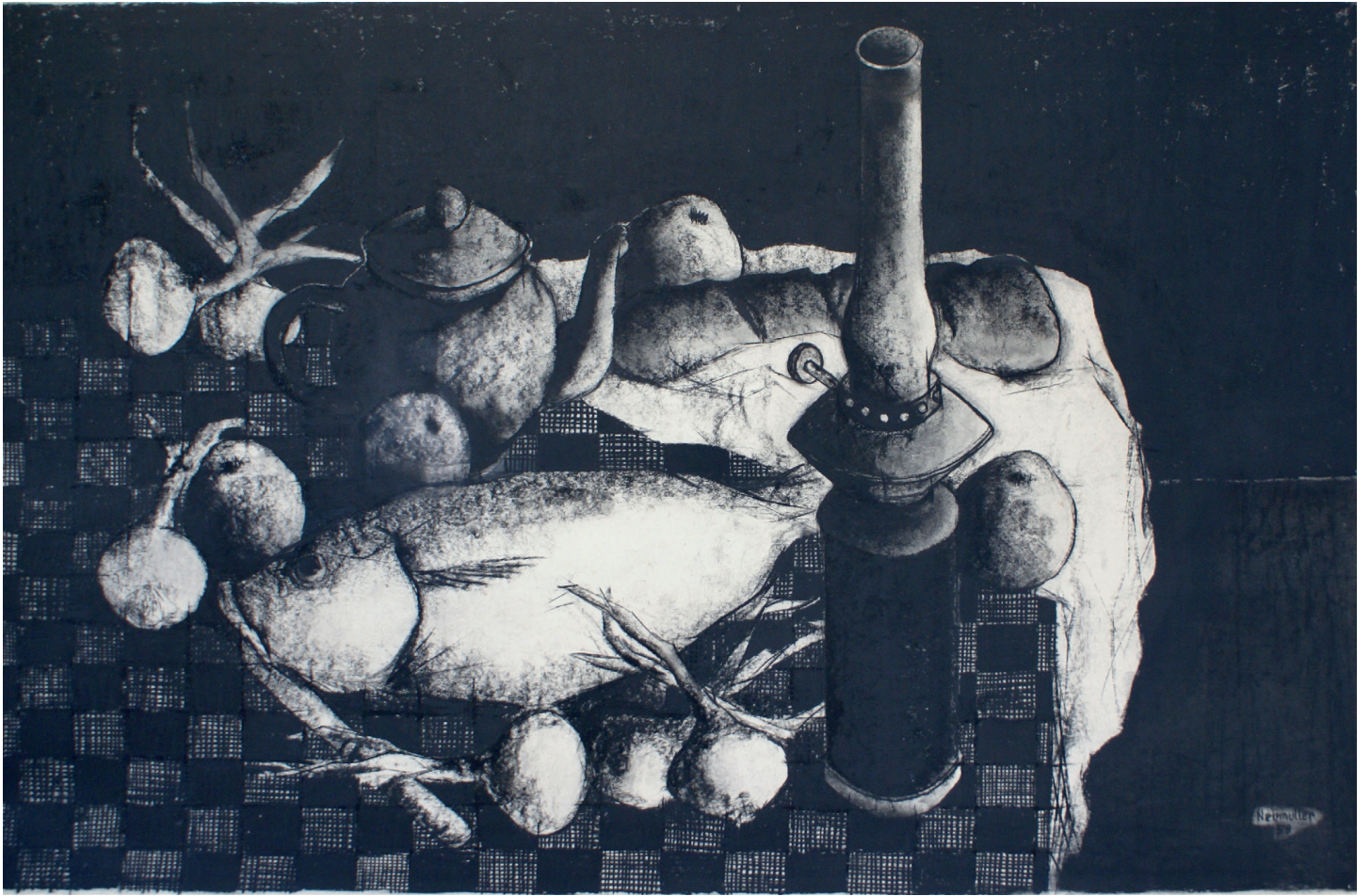
Nu, fusain.



Paysage avec saules, fusain.



Nature morte, fusain.



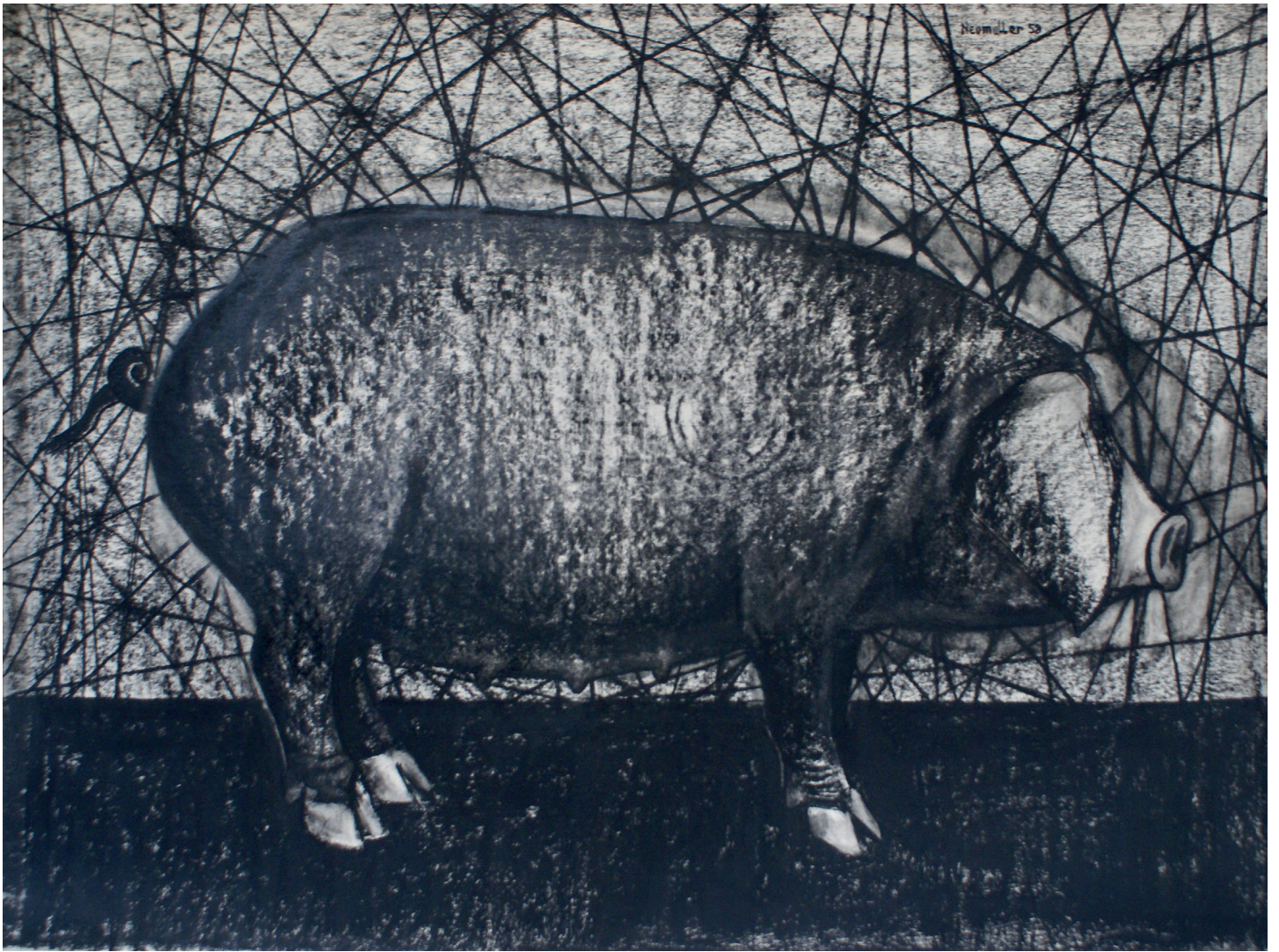
Nature morte, fusain.



Paysage de Moselle, fusain.



Saules, fusain.



Truie, fusain.



Mont Saint-Quentin, fusain.



Chèvre, fusain.



Nature morte aux chardons, fusain.

Hommage à Lucien Neumuller (1924-1976), *l'âme et le cœur de l'association Renaissance du Vieux Metz*

François FEUGA

Je voudrais tout d'abord livrer à votre méditation trois citations sur lesquelles je reviendrai.

La première est de Louis Miquel, disciple de Le Corbusier, architecte responsable du plan de masse du Pontiffroy, dans une lettre adressée au journal *Le Monde* suite à la parution le 30 avril 1970 de l'article de Philippe Levantal « Metz, ville d'art sinistrée » :

Je reproche à notre époque un trop grand respect des œuvres du passé. Je ne veux pas dire que tout doit être sacrifié, mais de grâce ! [...] Mon ami Albert Camus a dit : « Le contraire d'un peuple civilisé, c'est un peuple créateur. » Plaise au ciel que nous soyons tous des barbares créateurs¹ !

La deuxième est de Lucien Neumuller :

Nous disons avec force que non seulement nous ne sommes pas des passéistes, infantilement attachés aux vieilles choses par incapacité d'évoluer, mais bien au contraire, nous sommes profondément convaincus, et en mesure de le montrer, que nous sommes en train de défendre et de construire l'avenir en cherchant à sauver le passé et les formes vivantes de son génie créateur. [...] Notre action est une action de défense de l'homme et de ses racines spirituelles en même temps que de la dignité et de l'honneur de la ville de Metz. Nous ne voulons pas que Metz soit une ville quelconque. Elle est malheureusement en train de le devenir².

La dernière est de Simone Weil, la grande philosophe (à ne pas confondre avec la femme politique qui fit aboutir en 1974-1975 les réformes en matière de contraception et d'interruption volontaire de grossesse) :

La perte du passé est la grande tragédie humaine, et nous avons jeté le nôtre comme un enfant déchire une rose. [...] Ce sont les gouttes du passé vivant qui sont à préserver jalousement partout. [...] Car il n'y en a pas trop sur le globe entier. [...] La destruction du passé est peut-être le plus grand crime. Aujourd'hui, la conservation du peu qui reste devrait devenir une idée fixe³.

1 *Le Monde*, 16 juillet 1970.

2 Éditorial du premier bulletin trimestriel de Renaissance du Vieux Metz, octobre 1970.

3 *L'Enracinement*, publié en 1950.

En intervenant ici ce soir, sollicité par Patrick Trimbur, j'espère payer une partie de ma dette envers les autres acteurs des premiers combats de Renaissance du Vieux Metz. C'est en effet à moi, dernier survivant des membres fondateurs, qu'aurait normalement dû incomber la tâche d'honorer leur mémoire en racontant cette aventure exaltante, entreprise avec l'espoir et la persévérance que donne aux militants la conviction de la réussite. J'ai cependant pensé que mon témoignage, sur un sujet encore sensible cinquante ans après les faits, n'aurait pas manqué d'être considéré comme un plaidoyer *pro domo*, suspect par définition de manquer d'objectivité, et qu'il valait mieux que la charge de réhabiliter ces hommes totalement désintéressés, tant décriés voire diffamés par des politiciens opportunistes après avoir été flattés et abreuvés de promesses quand leur action servait leurs ambitions, fût endossée par une personnalité indépendante, en l'occurrence l'historien Patrick Trimbur, qui s'est passionné pour le sujet et, après une décennie de recherches approfondies, a enfin publié l'ouvrage de référence que beaucoup de Messins attendaient.

Ceci dit, je n'hésite pas à affirmer que Renaissance du vieux Metz n'aurait jamais vu le jour sans le charisme et l'obstination de l'homme que nous célébrons aujourd'hui, au lendemain du centenaire de sa naissance et à la veille du cinquanteaire de sa mort. Observant avec consternation depuis le début des années 1960 le vandalisme municipal à l'œuvre dans les quartiers anciens de Metz, et consterné de l'impuissance des quelques personnes éclairées qui dénonçaient le massacre (Michel Euzenat et Jean de Sélancy entre autres), il avait fini par réunir autour de lui une poignée d'amateurs épris de beauté, comme l'architecte Jean Bigard, l'archéologue Christian Guy, le photographe André Dicop et quelques artistes messins, au sein d'une section locale du Comité national pour l'éducation artistique (CNEA) qui organisa, en novembre 1969, une exposition de photos destinée à sensibiliser l'opinion publique aux trésors ignorés du Vieux Metz et au sort indigne déjà infligé à beaucoup d'entre eux.

C'est lors de cette exposition intitulée Connaissez-vous votre ville et sous-titrée Metz ville d'art que j'ai fait la connaissance de Lucien Neumuller et de son entourage, qui m'ont aussitôt associé à leur action. Il nous est vite apparu que le CNEA n'était pas l'instrument approprié pour défendre utilement le Vieux Metz : de là est née l'association Renaissance du Vieux Metz, lors d'une réunion tenue le 11 mars 1970 au domicile d'André Dicop et à laquelle participaient aussi Jean Sadoul, un ami de Lucien Neumuller, et André Bricher, un ami de Jean Sadoul qui avait accepté d'assumer la présidence. Le nom de l'association l'apparente ouvertement à Renaissance du Vieux Lyon, une société qui avait obtenu des résultats très positifs sous la présidence de son fondateur Régis Neyret.

Point d'autorité, ni de hiérarchie ou d'organigramme. Le président représente essentiellement une caution morale. Dès lors, chacun des membres fondateurs se démène comme si le succès de l'entreprise collective reposait sur ses seules épaules.

Lucien Neumuller entreprend aussitôt, avec succès, de convaincre Marguerite Puhl-Demange, directrice du *Républicain lorrain*, de donner un large écho à l'action de la toute nouvelle association, et obtient d'elle qu'elle mette sur le sujet deux de ses meilleurs « grands reporters », Jean-Marie Trimbour et Jacques Doux, qui enquêtent consciencieusement et rédigent une série d'excellents articles abordant avec objectivité tous les aspects du problème. Intitulée Metz notre ville, cette série d'articles très documentés rencontre un grand succès auprès des lecteurs et contribue largement à l'essor rapide de l'association, qui ne manque ni d'idées pour sauvegarder ce qui reste du Vieux Metz, ni de projets pour l'animer.

Parmi ceux-ci, s'inspirant de l'association parisienne du Marais, Renaissance du Vieux Metz organise dès juin 1970 les Journées artistiques de la colline Sainte-Croix qui joignent l'utile (projections publiques d'un film et de diapositives sur le Vieux Metz déjà démolì ou à sauver, conférences-débats sur l'urbanisme à Metz, visites guidées du Vieux Metz) à l'agréable sous la forme d'un large éventail de spectacles culturels (théâtre avec entre autres l'Ensemble dramatique de Metz de Pierre-Frédéric Klos, poésie, musique, exposition d'œuvres de peintres ou sculpteurs) s'efforçant de mettre en valeur les jeunes talents prometteurs qui émergent parmi les artistes messins, un milieu que Lucien Neumuller connaît bien de par ses années d'expérience au Comité national pour l'éducation artistique. La plupart des spectacles se déroulent dans des lieux historiques de la colline Sainte-Croix, au cloître des Récollets (en plein air quand le temps le permet), à la chapelle de l'ancien Carmel ou au Caveau des Trinitaires, avec une seule exception : l'église Saint-Vincent où l'on découvre, dans son premier concert public, le jeune Norbert Pétry, futur organiste de la cathédrale de Metz.

Mais, plutôt que de détailler ici les combats menés six années durant par l'association, je vais évoquer quelques souvenirs personnels.

Dès le début, Lucien Neumuller venait souvent me voir à domicile (chez mes parents puis au 22 rue de la Chèvre) avec sa vieille Mercedes, après sa journée de travail : rayonnant lorsqu'il était porteur d'une bonne nouvelle, abattu, mais jamais découragé et toujours combatif lorsque les nouvelles étaient mauvaises. Il était véritablement habité par la cause qu'il défendait, se laissant parfois aller devant mes parents à des digressions dont il s'excusait aussitôt par la formule : « Chacun raconte sa guerre. » Car c'est bien d'une guerre (non violente) qu'il s'agissait, contre des hommes qui ne pouvaient pas admettre ni même imaginer que l'on pût défendre une cause en total désintéressement, sans en attendre le moindre avantage personnel...

Lorsqu'il guidait les amateurs dans la visite du Pontiffroy, son circuit de prédilection, où, de mois en mois, le patrimoine s'amenuisait au fur et à mesure que progressaient les démolitions, Lucien Neumuller parvenait à captiver son auditoire, au

milieu d'un champ de ruines, en lui décrivant et en faisant ainsi revivre des maisons qui n'existaient plus.

Lucien Neumuller était un érudit et un bibliophile averti. Il fréquentait assidûment le marché aux puces qui se tenait tous les samedis matin à l'emplacement de la caserne Chambièrè récemment démolie, et y découvrait de rares livres ou publications sur Metz, souvent en allemand, qu'il traduisait avec passion (il fit don à la Bibliothèque universitaire de plusieurs caisses de livres de grand intérêt pour en faire profiter étudiants et chercheurs).

Après une succession de promesses jamais tenues, le dialogue entre la municipalité et l'association est définitivement rompu en 1973. En guise de représailles, le maire sort l'artillerie lourde et se livre, par la voie de son magazine *Vivre à Metz* tiré à plusieurs dizaines de milliers d'exemplaires distribués gratuitement dans les boîtes aux lettres, à des attaques ad hominem visant à jeter le discrédit sur les principaux acteurs de l'association, au premier rang desquels Lucien Neumuller dont *Vivre à Metz* publie une photo du domicile à Lorry-lès-Metz (une maison moderne sans valeur architecturale particulière) en insistant sur le fait qu'il est mal placé pour critiquer la politique d'urbanisme du maire de Metz dès lors qu'il n'y paie pas ses impôts locaux ! Peu après, des pressions (on pourrait parler de chantage) sont exercées sur Lucien Neumuller par des personnes haut placées qui le menacent de perdre son emploi s'il continue de combattre le projet de rénovation de l'îlot Saint-Jacques. Sa femme (et ses enfants sans doute aussi) en ont beaucoup souffert, même si la menace brandie n'a finalement pas été mise à exécution.

Gérard Schmitt, un des commerçants membres du Groupement d'Intérêt économique « Centre commercial et culturel Saint-Jacques », inquiet des conséquences financières du retard pris par les travaux du fait de la résistance de Renaissance du Vieux Metz, prend de son côté la défense du projet sur le plan (sonnant et trébuchant) de l'attractivité de la ville de Metz, en des termes que je cite de mémoire : « *Messieurs Neumuller et Feuga seront morts depuis longtemps que les touristes continueront de venir admirer les façades en acier corten du forum Saint-Jacques.* » (L'acier corten était, à l'époque, un des fleurons de la production sidérurgique lorraine.) Monsieur Neumuller est mort depuis longtemps, moi pas encore, mais aucun guide touristique n'a jamais signalé, à ma connaissance, le centre Saint-Jacques comme une des œuvres architecturales marquantes du xx^e siècle à Metz.

Comment compléter en peu de mots l'évocation de Lucien Neumuller, un homme à la personnalité si riche, si généreuse et si attachante ? Les termes qui me viennent à l'esprit se bousculent : un passionné, un militant infatigable, un combattant, un homme d'action animé par un idéal altruiste inébranlable, bien sûr, mais aussi un amateur d'art, convaincu comme Dostoïevski que la beauté sauvera le monde, artiste lui-même (sa fille va en témoigner), un pédagogue, un perfectionniste, un passeur de culture, et par-dessus tout un humaniste (tous ses écrits le prouvent), profondément

soucieux du sort des « petites gens » dont la seule richesse résidait à son avis dans l'harmonie et la convivialité de leur cadre de vie où la mixité sociale était encore une réalité dans le centre-ville ancien, non seulement au niveau de l'ensemble que constituait chaque quartier, mais aussi bien souvent à celui de chacune des maisons, dont le premier étage (« l'étage noble ») était en général habité par le propriétaire, les étages supérieurs étant loués à des personnes de plus en plus modestes jusqu'aux combles, dévolus aux familles les moins aisées. Ces logements étaient certes rarement dotés du confort moderne mais, comme le soulignait Lucien Neumuller, ils auraient pu en bénéficier si les considérations humaines et sociales avaient prévalu sur les intérêts financiers des promoteurs immobiliers.

Lucien Neumuller n'a en effet jamais cessé de dénoncer « l'argent et la volonté de puissance », qui pervertissent l'homme. Ces mobiles méprisables sévissent aujourd'hui, plus que jamais auparavant, et dans une forme paroxystique, chez la plupart des chefs d'État qui président aux destinées de l'humanité en cette fin du premier quart du XIX^e siècle. Sur ce point, la suite de l'Histoire montre donc qu'il fut aussi, à sa manière, un visionnaire.

Je reviens aux citations du début. Celle de Simone Weil avait été placée en exergue de l'éditorial du bulletin n° 22 de Renaissance du Vieux Metz, paru en novembre 1975, alors que l'hôtel particulier du 22 rue de la Chèvre, siège de l'association, résistait toujours. Lucien Neumuller terminait son éditorial par ces mots : « *Je lutterai jusqu'à la limite de mes forces contre les vandales. [...] Le 22 rue de la Chèvre n'est sans doute qu'« une goutte du passé vivant », mais sachez, Messins, que c'est un « grand crime » – pour reprendre les propres termes de Simone Weil – que de le démolir.* »

Le 16 janvier 1976 au petit matin, les occupants – locataires et militants non violents – du 22 rue de la Chèvre, cernés par un important déploiement des forces de l'ordre, sont évacués sans résistance par la police. Trois jours plus tard, la démolition commence. Les « barbares créateurs » ont gagné la partie. Quatre mois plus tard, Lucien Neumuller meurt, désespéré par l'issue malheureuse de ce dernier combat dans lequel il avait jeté toutes ses forces.

Son ami l'abbé Léoutre, dernier président des « années de combat » de Renaissance du Vieux Metz, lui rend dans le bulletin de l'association un émouvant hommage qu'il conclut par un vœu : « *Il serait souhaitable que les editoriaux de Lucien Neumuller où, trimestre après trimestre, s'élabora ce que je n'hésite pas à appeler la doctrine ambitieuse d'un URBANISME MODERNE, c'est-à-dire solidement enraciné dans la tradition vivante et tourné résolument vers l'avenir, fussent édités un jour en une seule plaquette : ils constituent un monument prouvant qu'au milieu de la lâcheté intellectuelle et morale qui se fit complice des municipalités Mondon et Rausch, un homme s'est levé et a essayé, avec une poignée d'amis généreux et déterminés, de faire à Metz rempart de sa personne. Cet homme, en le tentant, y a laissé sa vie !* »

Le texte qui suit a été publié en 2020 dans Le JBE, un mensuel familial fondé en 1994 par Jean Feuga (fils de François et Solange) et ses cousine et cousin Bénédicte et Emmanuel Dupont. Il faisait partie d'une série d'articles écrits à l'occasion du cinquantenaire de la fondation de l'association Renaissance du Vieux Metz le 11 mars 1970.

1970-2020



Mes grands hommes :
Lucien NEUMULLER (1924-1976)

Le lecteur s'étonnera peut-être que j'abandonne pour une fois, dans le bandeau-titre de ma série, l'adjectif célèbre au profit du simple grand. Le premier implique en général le second, mais l'inverse n'est pas toujours vrai. Lucien Neumuller, l'homme à qui je veux rendre aujourd'hui un hommage aussi ému et sincère qu'amplement mérité, n'a jamais accédé à la moindre célébrité, mais je le tiens pour un des plus grands hommes qu'il m'ait été donné de rencontrer. C'est lui qui fut à l'origine de la fondation, il y a cinquante ans, de l'association Renaissance du Vieux Metz, une association militante dont il fut véritablement à la fois l'âme et le cœur.

Il ne s'agit pas de dresser ici de Lucien Neumuller une biographie ou un panégyrique, ni de relater son action incessante et désintéressée dans les épisodes douloureux du combat contre la mise à sac du Vieux Metz orchestrée par les municipalités des années 1960 et 1970, mais de faire connaître l'élévation de la pensée et la pureté des convictions de cet homme, artiste, humaniste, blessé dans sa chair par le sort infligé à une ville qui n'était pourtant pas la sienne (il était d'origine alsacienne), et ce à l'aide de larges citations extraites des nombreux articles qu'il rédigea de 1970 à 1975 pour le bulletin trimestriel de l'association.



*Le Républicain Lorrain,
7 juin 1970.*

On a bien tort de nous traiter de passéistes, de doux rêveurs (gentiment), de chevaliers des vieilles pierres (ironiquement), de romantiques attardés (avec agacement), de marchands de vieilles pierres (plus méchamment), etc. Notre action nous vaut des réactions hostiles de la part de ceux dont elle contrarie les intérêts privés peu avouables ou de la part de ceux dont elle met en relief l'ignorance, l'incompétence et, d'une manière plus générale, le manque de culture.

Nous disons avec force que non seulement nous ne sommes pas des passéistes, infantilement attachés aux vieilles choses par incapacité d'évoluer, mais bien au contraire, nous sommes profondément convaincus, et en mesure de le montrer, que nous sommes en train de défendre et de construire l'avenir en cherchant à sauver le passé et les formes

vivantes de son génie créateur. Nous ne cesserons jamais de dire que l'art vivant est d'abord dans la rue, en particulier dans les rues anciennes de nos villes historiques. Rien, ni inventaire, ni documentation photographique ou livresque, ni exposition réunissant leurs débris, ne pourra jamais remplacer les vieux quartiers encore debout. C'est comme si toute l'érudition accumulée sur l'abbatiale de Cluny pouvait nous consoler de sa disparition, au début du siècle dernier, dans les conditions lamentables que l'on sait. Nous demandons la sauvegarde des quartiers anciens non par conservatisme rétrograde ou maniaque, mais par souci de promotion spirituelle de l'homme, fondée sur d'authentiques valeurs de progrès, c'est-à-dire sur les valeurs d'art.

Nous sommes les premiers à déplorer l'état actuel d'abandon, d'inconfort et d'insalubrité des quartiers anciens. Mais, contrairement à ceux qui en tirent argument ou plus justement qui en tirent prétexte pour vouloir les détruire, nous demandons quant à nous leur restauration, par retour, autant que possible, à leur état d'origine pour ce qui est de l'aspect et des volumes extérieurs – cela entraînerait, en particulier, la reconstitution des cours et des jardins qui s'étendaient nombreux et spacieux au XVIII^e siècle sur l'arrière des maisons (il en reste encore quelques exemples même au Pontiffroy) – ainsi que leur rénovation par aménagement de l'espace intérieur des maisons et des appartements en y amenant tout le confort moderne. De plus, et c'est le véritable intérêt d'une telle opération, nous demandons que cette vaste entreprise soit faite au bénéfice des petites gens qui habitent actuellement ces quartiers et qui ne demandent pas mieux, si on savait leur faire comprendre qu'on ne cherche pas une fois de plus à les duper, que d'être associés à une telle œuvre. C'est l'évidence même. Les esprits « réalistes » peuvent bien sourire des rêveurs qui leur parlent d'art vivant et de culture vivante à propos des vieux quartiers et du petit peuple qui y habite. Ils sont sans doute loin de se douter que nous ne sommes (du moins pour ce qui est de l'Occident) pas loin du point de rupture où nous risquons, à force de manque de sensibilité et d'imagination, à force d'erreurs de proportions, de jugements erronés sur les exigences profondes de l'homme et sur la nature de ses rapports avec le monde, de sombrer dans la barbarie, et où le processus d'enlaidissement sera bientôt devenu irréversible.

Bref, la ville-consommation dont veulent nous gratifier nos modernes urbanistes est en train de hâter ce processus. Ils n'écoutent pas les architectes américains, qui ont dans ce domaine également un quart de siècle d'avance sur nous et qui nous supplient aujourd'hui de ne pas faire comme eux, de ne pas suivre le même chemin, de ne pas assassiner nos villes anciennes sous prétexte de progrès, de ne pas nous transformer en une entreprise collective de destruction de nos racines culturelles en saccageant notre patrimoine architectural.

Notre action est une action de défense de l'homme et de ses racines spirituelles en même temps que de la dignité et de l'honneur de la ville de Metz. Nous ne voulons pas que Metz soit une ville quelconque. Elle est malheureusement en train de le devenir.

Éditorial du bulletin trimestriel n° 1, octobre 1970.

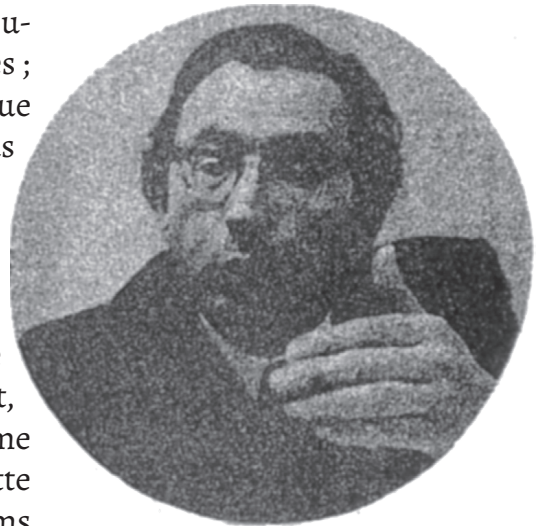




Lucien Neumuller sur Télé-Luxembourg dans une émission Le vieux Metz au futur enregistrée le 1^{er} avril 1971 et diffusée le 24 avril 1971 (ci-dessus dans le cloître de Saint-Clément et ci-dessous devant la Maison des Têtes, 33 en Fournirue).



Il est indispensable que notre patrimoine monumental continue de vivre d'abord dans nos consciences ; que nous comprenions, nous d'abord, qu'il constitue l'épaisseur historique de la cité, sans quoi il n'y a pas de culture. J'entends par là les formes successives du génie créateur local des siècles passés, tel qu'elles nous sont conservées par nos vieilles églises et nos vieilles demeures. Elles sont le témoignage vivant et les exemples variés de l'accord profond que l'homme d'autrefois a su réaliser, à chaque époque différemment, entre lui-même et le monde extérieur. Quant à l'homme moderne, il me semble qu'il est loin d'avoir réalisé cette synthèse harmonieuse à laquelle on a donné les noms de sagesse, d'art et de beauté. Détruire l'art des siècles passés, c'est détruire nos racines spirituelles.



Le Républicain lorrain, 9 décembre 1970.

Rapport d'activités à l'assemblée générale du 5 février 1971,
bulletin n° 3, avril 1971.



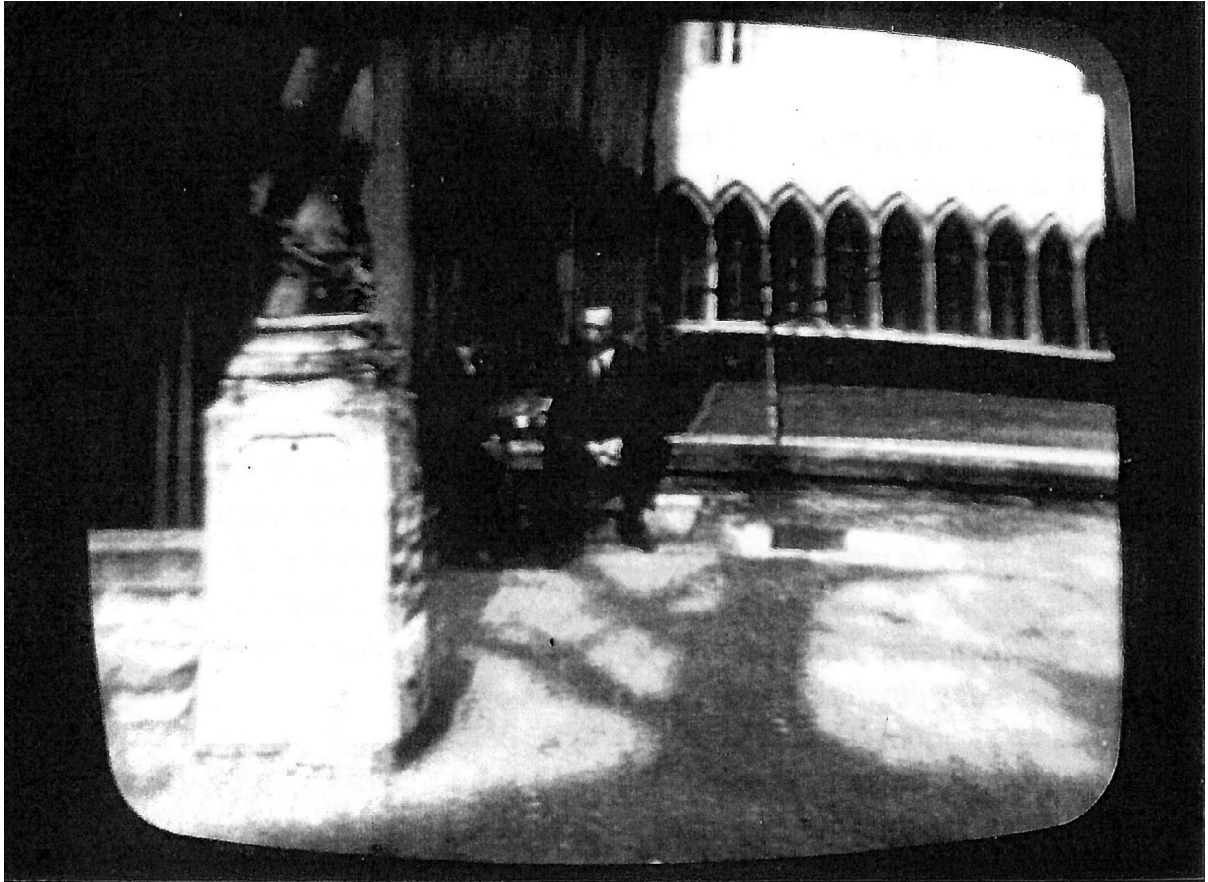
On a accusé l'association Renaissance du Vieux Metz de faire de la politique. Avant et après les élections municipales. Avant [...], on l'accusait d'être dans l'opposition à l'égard de la municipalité et d'avoir des visées politiques sous couvert du Vieux Metz. Sa bonne foi était mise en doute et son attitude trouvée suspecte. Même, on était allé jusqu'à trouver inconvenante son apparition en cours d'année préélectorale. [...] Après les élections, on lui a reproché d'avoir partie liée avec la nouvelle municipalité, et toujours pour d'obscures raisons politiques.

Qui « on » ? Ceux dont notre action dérange les intérêts. Ceux dont elle dévoile l'inculture, le manque d'imagination, ou tout simplement l'incompétence. Ceux peut-être qui ne peuvent pas concevoir qu'on puisse faire quelque chose de désintéressé dans la vie.

[...]

Si regarder les problèmes en face et prendre ses responsabilités ; être révolté par le massacre d'une grande ville d'art ancienne ; être attristé par une attitude continuelle de refus de dialoguer et de suspicion ; se réjouir du changement intervenu, de l'arrêt des démolitions en appelant cela le « Printemps de Metz » ; collaborer à un effort gigantesque (par l'énergie déployée et le tour de force financier) pour tenter de sauver le Pontiffroy, à la mise à l'étude d'un plan d'urbanisme élaboré, cohérent, intelligent ; envisager, par exemple, de refuser la dictature de la voiture ; mettre ses forces vives au service d'une entreprise qui place « l'intérêt général au-dessus de l'intérêt particulier, qui veut avant tout rendre les hommes heureux dans la cité ; si tout cela c'est faire de la politique, alors vive la politique ! Nous en faisons et nous n'arrêterons pas d'en faire.

Éditorial du bulletin n° 4, juillet 1971.



Lucien Neumuller aux Récollets le 1^{er} avril 1971 pour Télé-Luxembourg (24 avril 1971), peu avant que s'y installe l'Institut européen d'écologie fondé par Jean-Marie Pelt (premier adjoint du maire Jean-Marie Rausch élu en mars 1971.).

Au milieu d'un champ de ruines, Lucien Neumuller parvient à captiver les visiteurs en leur faisant revivre des maisons qui n'existent plus (visite du Pontiffroy, 10 octobre 1971.).





Nous croyons que rien n'est plus utile que le beau (c'est notre manière à nous d'être réalistes) et que tout se tient fondamentalement. Ainsi, le nouveau Pontifroy sera un quartier à peu près sans rues. Il a fallu de savantes recherches, d'ailleurs récentes, pour redécouvrir l'importance de la rue, exigence fondamentale de l'homme dans la cité, facteur primordial de sécurité et d'équilibre dans les relations humaines étendues. Pour ce qui est de l'îlot Saint-Jacques, le contraste sera tout à fait choquant entre une masse de béton au géométrisme glacé et la fine et sobre élégance des étroites façades de la Fournirue.

Quand, enfin, comprendra-t-on que ce n'est pas avec des abstractions technocratiques et autres spéculations où l'homme vivant et vrai n'entre pas pour grand-chose qu'on peut faire la cité de demain dans laquelle on se sentira heureux, matériellement et surtout spirituellement ? [...]

Tout semble se passer comme si les fossoyeurs du Vieux Metz étaient plus puissants que jamais. L'association Renaissance du Vieux Metz a de plus en plus le pénible sentiment d'être payée en monnaie de singe. Pourquoi, au moment des élections, quand elle demandait le plus, cela paraissait-il possible ? Et pourquoi, aujourd'hui, quand elle demande le moins, cela paraît-il impossible ?

Éditorial du bulletin n° 6, janvier 1972.



François Feuga (trésorier), Lucien Neumuller et André Bricher (président) à l'assemblée générale du 21 avril 1972
(*Le Républicain Lorrain*, 23 avril 1972).

Est-il seulement besoin de redire que le sentiment d'avoir mal placé leur confiance et même d'avoir été dupés gagne toujours davantage ceux qui avaient souhaité et qui croyaient avoir, au moment des élections, de bonnes raisons d'espérer un changement radical en matière d'urbanisme, à Metz ?

Nous avons pourtant montré de la patience, nous avons accordé foi aux explications qui nous furent données au sujet de la destruction du Pontiffroy et de Saint-Jacques, et selon lesquelles il s'agissait d'affaires trop engagées financièrement et administrativement, pour qu'il fût encore possible de revenir en arrière.

Nous avons simplement émis des considérations, exigé des garanties sur un plan qui n'avait pas grand-chose à voir avec l'argent : nous avons demandé, d'une part, la sauvegarde du minimum d'immeubles anciens présentant un intérêt majeur du point de vue historique et artistique, d'autre part, le respect du site urbain ancien, ainsi que de la tradition de qualité et de beauté propres à notre ville.

Nous demeurons profondément persuadés que cela était compatible avec les autres exigences et que cela pouvait être fait. Pourquoi, alors, ne l'a-t-on pas fait ? Là, il est permis de s'interroger sur les raisons, les vraies raisons qui font agir les instances responsables au plan municipal, de s'interroger sur ce qui se passe réellement là où les décisions se prennent, où s'élaborent les projets et les rejets, de se demander qui détient vraiment le pouvoir... Une partie de la réponse est sûre : l'équipe municipale en place n'est pas assez ouverte aux valeurs sociales et culturelles, en ce sens que ces valeurs devraient être le levain de la pâte, imposer les priorités, commander à l'argent, plutôt que le contraire. Elle n'a pas une indépendance et une intransigeance suffisantes, quand il s'agit de la beauté et de l'honneur de notre ville, face aux pressions de tous ordres et de toutes origines.

[...]

Mais enfin, par quel étrange égarement, par quel étrange affaiblissement de quelque chose d'essentiel au-dedans de nous-mêmes et qui fut autrefois si extraordinairement vivant et puissant, en arrivons-nous à dénaturer et à laisser dénaturer sans coup férir nos villes d'art ?

Ce n'est, au fond, qu'un aspect d'un problème plus général, celui du mépris et du saccage de l'environnement. Quel méprisable besoin que celui de tout brutaliser, de tout violenter, de tout agresser, de tout polluer, au-dehors et au-dedans de l'homme ?

Éditorial du bulletin n° 8, juillet 1972.



Comment ne pas encourir le reproche de se préoccuper davantage de considérations financières que des exigences spirituelles de ses administrés quand, de façon lassante et sans jamais varier, une municipalité ne sait vous tenir que le langage de l'argent et des chiffres, à croire qu'elle n'est composée que de comptables, d'affairistes et de technocrates. Il lui manque fondamentalement la dimension viscérale et humaine, indispensable pour comprendre certaines choses, en particulier pour accéder aux valeurs d'art et de sentiment. Nous savons bien que l'argent, ainsi

qu'une saine et sage gestion municipale sont nécessaires, mais ils ne sont pas tout, et surtout pas une fin en soi. À la limite, cette attitude apparaît comme le grand alibi derrière lequel se cachent souvent le manque d'imagination et de sensibilité, l'incompréhension et l'indifférence pour les valeurs fondamentales, les exigences profondes de l'homme éternel, bien loin des certitudes chiffrables. Car l'homme ne vit pas que de pain.

Éditorial du bulletin n° 13, octobre 1973.



L'îlot Saint-Jacques, c'est une plaie béante au cœur de la ville. En moins de dix ans, on y a détruit ce qu'on avait mis des siècles à construire, à façonner, à animer. Ses maisons, toutes anciennes, étaient inusables ; elles étaient construites de façon admirable, les murs étaient épais, les planchers insonores, et les cheminées tiraient bien. En le détruisant et en chassant ses habitants, on a détruit quelque chose d'essentiel : les vertus spéciales, l'ambiance, la personnalité d'un quartier, un cadre de vie à dimension humaine. Ses fossoyeurs savent-ils seulement de quoi on parle en évoquant un tel cadre de vie, où l'on pouvait rêver, flâner et créer, et même avoir faim sans se plaindre, car il était, pour les cœurs un peu sensibles, une moitié du plaisir de vivre ; savent-ils que les maisons anciennes sont chargées de fluides d'amour, que leurs auteurs ont laissé sur les murs le rayonnement de leurs cœurs chauds, de leur modestie, de leur honnêteté ?

[...]

Plus d'un sans doute, qui a suivi de près les démolitions à Saint-Jacques, tout au long de ces dernières semaines, aura comme moi éprouvé cet émoi continué proche de ce qui vous étreint devant la disparition d'un être cher qu'on se sent impuissant à retenir en vie. Mais un émoi ponctué de mouvements de colère et de révolte devant le gâchis opéré par le vandalisme municipal à la fois le plus révoltant et le plus imbécile qui se soit vu depuis cent ans, c'est-à-dire depuis Haussmann et ses tristement célèbres « percées » à travers le Vieux Paris. (On ne sait peut-être pas assez qu'elles n'étaient pas dictées par un souci d'urbanisme, mais pour permettre des feux d'enfilade et briser insurrections et barricades dont Napoléon III avait une peur malade.)



Le Républicain Lorrain,
13 décembre 1973.

Éditorial du bulletin n° 16, juillet 1974.



Sans cesse mes pensées me ramènent à une constatation douloureuse et presque désespérante : c'est l'indifférence de tant de Messins devant la mort d'une ville d'art et qui est leur ville. Ce disant, je ne veux même pas considérer l'aspect numérique de la question, mais seulement évoquer la part de culpabilité, par passivité et par attentisme, de cette fraction de la population que je considère comme plus directement concernée par cette grave affaire, et qui, d'une façon ou d'une autre, s'occupe activement, voire créativement, qui d'art, qui d'architecture, qui d'urbanisme, qui d'écologie, qui d'archéologie, qui d'histoire locale, qui de muséologie, etc., soit en qualité d'amateurs ou d'enseignants ou d'éducateurs, soit au titre de la pratique professionnelle ou de l'administration ou de la recherche ou de l'érudition, soit au sein de sociétés savantes ou de groupements artistiques ou culturels...

Peut-être n'ont-ils que les mains nues et la seule force de l'esprit. Renaissance du Vieux Metz aussi n'a que cela, mais elle s'en sert.

On peut ne pas être d'accord avec nous, avec telle de nos options ou de nos méthodes, mais on n'a sûrement pas le droit, quand la maison brûle, de se tenir à l'écart en feignant de ne rien voir, ou même de regarder de travers ceux qui cherchent désespérément à lutter contre le feu...

De quel poids eût pesé et pèserait encore en faveur du Vieux Metz, par exemple, l'entrée en lice de telles de nos sociétés savantes, en raison à la fois de leur caractère quasi institutionnel, de leur notoriété et de leur prestige, dus en partie, ne l'oublions pas, à leurs états de services antérieurs pour la défense de notre patrimoine archéologique et architectural.

[...]

Il n'y a pas que le souvenir des démolisseurs qui passera à la postérité qui, soyons-en certains, demandera des comptes. On s'étonnera sans aucun doute du silence des autres, de ceux qui ont laissé faire et dont, avec de solides raisons, on pouvait espérer qu'ils s'opposeraient aux vandales et empêcheraient l'assassinat de leur propre ville. On se demandera, avec ce souci de vérité que l'on doit aux morts, pourquoi les Messins ont, presque sans coup férir, regardé une poignée de faux prophètes en urbanisme et de profiteurs mettre la ville historique en coupe réglée ; pourquoi ils se sont laissé déposséder aussi facilement, par quelques-uns, d'un patrimoine architectural plusieurs fois séculaire et infiniment précieux ; pourquoi ils ont laissé Renaissance du Vieux Metz se battre seule si longtemps, au risque de la voir succomber, à la fin.

Éditorial du bulletin n° 18, janvier 1975.



Je suis toujours frappé par l'effort de rationalisation que chacun fait pour justifier sa tiédeur ou son manque d'engagement, alors qu'il y va du sort d'une ville d'art. Je n'en veux pour preuve que les diverses étiquettes qu'on nous a déjà collées. Pour les uns nous sommes une association d'intellectuels ou, plus exactement, d'esthètes

s'adressant à l'élite cultivée et incapables de parler au peuple [*sic*], pour d'autres de bourgeois conservateurs redoutant le changement et le progrès [*sic*], pour d'autres enfin des gens de droite propagandistes de la politique gouvernementale en matière d'urbanisme (par exemple au cours de la dernière assemblée générale), etc., etc.

Éditorial du bulletin n° 19, avril 1975.



Une ville veut vivre et se développer. Mais il y a, là aussi, des déviations et des formes anormales, voire pathologiques. Tel est le cas de Metz.

La conception selon laquelle, pour se moderniser, une vieille et grande ville d'art doit sacrifier son visage et sa personnalité historiques, qu'elle doit y perdre son sang et son âme, est véritablement aberrante.

[...]

Si de tels agissements devaient être approuvés et acceptés, alors il faudrait repousser et rejeter la tradition, l'enseignement et toute la culture humanistes, en somme une attitude fondamentale devant les êtres et les choses et sur laquelle nous essayons de brancher notre action ; il faudrait aujourd'hui encore, pénétrés de reconnaissance à son égard, tresser des couronnes de laurier à l'empereur Néron pour avoir incendié le Vieux Rome ; enfin, il faudrait déplorer, par la même occasion, que la dernière guerre n'ait pas épargné à MM. Mondon et Rausch la peine d'avoir eu à anéantir les trente hectares de quartiers anciens du Vieux Metz qu'ils ont, à eux deux, fait araser à ce jour.

[...] »

Je ne dirai que très brièvement ici que presque rien de ce Vieux Metz démoli n'est allé au musée de la ville. Vous vous demandez pourquoi... Moi également ! Il me semble parfois qu'il y a une sorte d'entente entre les démolisseurs pour escamoter à tout jamais aux yeux des générations futures les pierres accusatrices. Une chose est certaine, c'est que tous les vandales de tous les temps se sont comportés partout et toujours de la même manière : ils détruisent, en raison de leur inculture et de leur hostilité envers l'art, ce qu'ils sont incapables d'admirer. [...] »

C'est pourquoi, pour terminer, au nom du droit de tous à l'art et à la vie de l'esprit, j'élève une nouvelle fois une protestation publique et énergique contre le meurtre culturel qui est perpétré à Metz et dont nous sommes les témoins impuissants.

Bulldozer contre Metz, bulletin n° 20, juillet 1975.



Rappelez-vous, que n'a-t-on pas dit et écrit pour stigmatiser la barbarie allemande à l'égard de notre patrimoine d'art et d'histoire, au cours des deux guerres mondiales ? Mais quand MM. Mondon et Rausch lancent, quelques années plus tard, leurs bulldozers contre le Vieux Metz (que les Allemands avaient à peu près respecté) et qu'ils détruisent trente hectares de quartiers historiques, en faisant croire qu'ils

font œuvre civilisatrice, la ville entière se tait et laisse faire, ou presque. Et pourtant, nous assistons à Metz au plus grand saccage connu, après guerre, d'une ville d'art. Il est parfois difficile de saisir d'un seul coup l'horreur de l'entreprise. Ainsi, il ne suffit pas à ceux qui veulent et qui poursuivent ce massacre de faire démolir les maisons, ils les réduisent, avant de les faire abattre, à l'état de misérables épaves, en les laissant à l'abandon, le plus souvent pendant des années, en les poussant à l'extrême limite de la dégradation et du dépérissement, comme pour les priver de toute valeur et de toute qualité, comme pour se venger d'elles d'avoir été belles, admirées, aimées, enfin, comme pour justifier leur mise à mort définitive.

À Metz on tue les maisons deux fois : on s'acharne à détruire leur âme avant d'abattre leurs murs. [...]

Ce besoin d'humilier les maisons anciennes, de les rendre méprisables, de leur enlever leur dignité, d'en faire des taudis, des « vieilles chiottes », selon une expression triviale, mais assez courante, avant de les démolir, est un aspect du processus de violence et de volonté de puissance plus générale en matière d'urbanisme qui sévit dangereusement à Metz depuis trop longtemps et dont la municipalité donne le triste et permanent exemple.

Éditorial, bulletin n° 21, octobre 1975.



La perte du passé est la grande tragédie humaine, et nous avons jeté le nôtre comme un enfant déchire une rose... La destruction du passé est peut-être le plus grand crime. Aujourd'hui, la conservation du peu qui reste devrait devenir une idée fixe...

Simone Weil (1909-1943), *L'Enracinement* (publié en 1950).

Metz a été saccagée par ceux-là mêmes qui avaient pour premier devoir de protéger son patrimoine d'art et d'histoire, et qui ont livré [...] son centre-ville à la pioche des démolisseurs.

Je précise qu'en matière d'urbanisme, depuis vingt-cinq ans, sans aucun doute et dans tous les cas en ce qui concerne la vieille ville, on a opté ici pour les solutions les plus désastreuses parmi les solutions possibles. Pourquoi ? Parce que l'urbanisme messin est radicalement dominé par le profit et la volonté de puissance. L'un est mu par l'autre, l'un épaulé l'autre et souvent se confond avec lui. Ils ont un enfant commun : la violence. Ôte-toi de là, que je m'y mette : cela a été le principe fondamental de la « rénovation urbaine » à Metz. Qui oserait prétendre le contraire ? Elle s'est faite aux dépens de qui ? Au profit de qui ? Par quels moyens ? Aussi je dis que dans le cadre de la « rénovation urbaine » de Metz la violence, c'est-à-dire l'agression contre les personnes et contre les œuvres d'art, a été permanente. Dois-je rappeler les méthodes utilisées pour « vider » les habitants des quartiers « rénovés » ? Etc., etc.

Je profite de l'occasion pour dire à l'adresse de nos distingués écologistes de la rue des Récollets que leurs conférences et autres publications brillantines sur la qualité de la vie à Metz me font assez l'effet d'emplâtres sur des jambes de bois. Chacun

sait, en effet, que la direction a fondamentalement partie liée avec cette structure de violence, avec les tueurs d'arbres (pourquoi ne protestent-ils pas contre le massacre des nombreux tilleuls du boulevard Paixhans sacrifiés au démarrage de l'horrible rocade de la Porte des Allemands ?) et avec les tueurs de maisons, avec ceux qui laissent dépérir des joyaux d'architecture tels que la chapelle de l'ancienne Miséricorde, avec les dépeceurs de monuments historiques tels que la Maison des Têtes et le 22 rue de la Chèvre, et j'en passe par dizaines.

La qualité de la vie ? C'est une dimension et une harmonie fondamentales du milieu extérieur, que les quartiers anciens avaient admirablement réalisées, c'est aussi une disposition, non moins fondamentale, du cœur humain au bonheur et un besoin de beauté. Deux municipalités successives, à Metz, se sont acharnées à détruire le premier des deux aspects. C'est extrêmement grave ! Et la municipalité actuelle, par l'intermédiaire de son institut d'écologie, vient aujourd'hui nous prêcher la qualité de la vie !

La « rénovation » de Saint-Jacques, à titre d'exemple, permettrait de longs et intéressants développements. Les belles et bonnes maisons de l'îlot, les braves gens qui y habitaient (car c'est aux petites gens incapables de se défendre qu'on s'en prend), la Maison des Têtes, etc., furent les victimes d'une violence impitoyable : l'écologie locale a-t-elle élevé une seule fois la voix au nom de la qualité de la vie considérée sous le double aspect que j'évoquais plus haut ?

Quant au 22 rue de la Chèvre, il résiste toujours. Du point de vue adverse, son cas est clair à la lumière de ce que je viens de dire. Les œuvres d'art n'ont aucun intérêt pour ceux qui n'ont qu'un tiroir-caisse à la place du cœur.

Je conçois dans une certaine mesure que des hommes puissent être insensibles devant des œuvres d'art, mais je refuse à quiconque le droit de vie et de mort sur elles. Je lutterai jusqu'à la limite de mes forces contre les vandales. Violence et vandalisme sont fondamentalement synonymes. Le 22 rue de la Chèvre n'est sans doute qu'« une goutte du passé vivant », mais sachez, Messins, que c'est un « grand crime » – pour reprendre les propres termes de Simone Weil – que de le démolir. Je souhaite de tout cœur qu'un jour les tribunaux jugent et condamnent de tels crimes.

Éditorial, bulletin n° 22, non daté, sans doute début novembre 1975.



Usé par sept ans de combat de tous les instants, désespéré par l'échec des ultimes tentatives de conservation in situ de la maison des Têtes et du 22 rue de la Chèvre, menacé dans sa vie professionnelle et familiale par le chantage d'un des nombreux hommes d'affaires influents à qui profitait personnellement la « rénovation » du Vieux Metz, Lucien Neumuller est mort prématurément à l'âge de 52 ans, peu de temps après avoir été nommé président d'honneur de l'association à l'unanimité des membres du comité réunis le 5 mars 1976.

Son ami l'abbé Jacques Léoutre, qui enseigna la religion catholique au lycée de jeunes filles (Nicole fut son élève) avant de devenir curé de Lessy (par ailleurs auteur de nombreux ouvrages inspirés de récits et légendes du pays messin illustrés par Benoît Neumuller, fils de Lucien), lui rendit un poignant hommage dans le bulletin de Renaissance du Vieux Metz, dont il fut le président de 1974 à 1976 :

La mise à mort de la maison des Têtes, la destruction du 22 rue de la Chèvre, les deux grands symboles du sauvage démantèlement de la grande ville d'art que fut Metz, viennent d'avoir une suite qui nous serre le cœur : la disparition de Lucien Neumuller. D'aucuns vont peut-être trouver le rapprochement sacrilège, mais en commençant ces quelques lignes j'avais en mémoire la scène de l'Évangile où l'on voit Jésus se lamenter sur Jérusalem, qui s'étend sous ses yeux : Jésus prophétise sur sa ville, capitale d'Israël. Horreur ! la voici aux mains des vandales ! ses monuments saccagés, ses maisons incendiées ! son temple profané !... Et il ne peut retenir ses larmes. Une ville ne se sépare pas des hommes qui y ont vécu, qui y vivent et qui doivent y naître. Sa destruction est comme un génocide.

S'il est un homme qui a ressenti à l'intime de son cœur et de ses entrailles le destin tragique que les « barbares » ont imposé à la ville de Metz, c'est bien le fondateur de Renaissance du Vieux Metz. C'est un truisme d'évoquer sa culture, la connaissance étendue qu'il avait acquise en quelques années de l'histoire de Metz et de sa région, sa profonde sensibilité, ses dons et sa technique artistique. Heureux sont ceux qui possèdent de lui des dessins de la période que je qualifierais de « période heureuse » (alors Metz n'était pas détruite !) ; j'en connais plusieurs, ce sont de véritables chefs-d'œuvre¹. Je pense qu'un jour Renaissance du Vieux Metz pourrait prendre l'initiative d'en faire une exposition rétrospective, pour rendre hommage à sa mémoire.

C'est au cours de cette période que Lucien Neumuller anima le Groupement des artistes mosellans où il se fit de nombreux amis. Comment s'étonner alors que cet artiste, ce passionné d'humanisme se soit mis au service de l'enfance inadaptée. C'est au Centre de Lorry-lès-Metz² qu'il donnait le meilleur de ses forces, où il professait que la pierre de touche de toute éducation vraie reste l'éducation du beau. Grâce à lui, on avait installé au Centre des ateliers où les enfants pouvaient travailler la peinture, la glaise, le lino, dans un climat de liberté et de rigueur : je veux parler de la rigueur de la technique qu'il essayait de leur transmettre. Ses collègues du centre connaissaient bien son insatisfaction profonde dans tout ce qu'il tentait de réaliser. Artiste authentique, il était exigeant et, à ses côtés, on apprenait à ne jamais devenir un « satisfait ».

Quand en 1970 parut le premier bulletin de Renaissance du Vieux Metz, l'éditorial signé Lucien Neumuller fut la première page d'un texte vigoureux et solide où, trimestre après trimestre, s'élabora ce que je n'hésite pas à appeler la doctrine ambitieuse d'un

-
- 1 L'un d'eux, datant de 1959, est intitulé *L'esclave à genoux* avec, en légende, la pensée de Plaute *Homo homini lupus* (l'homme est un loup pour l'homme).
 - 2 Ainsi désignait-on le « centre d'observation », installé dans le « château » du village, chargé de réinsérer des adolescents ayant eu maille à partir avec la justice et qui lui étaient confiés par le juge des enfants ; Lucien Neumuller y était psychologue.

URBANISME MODERNE, c'est-à-dire solidement enraciné dans la tradition vivante et tourné résolument vers l'avenir.

« Notre action est une action de défense de l'homme et de ses racines spirituelles en même temps que de la dignité et de l'honneur de la ville de Metz. Nous ne voulons pas que Metz soit une ville quelconque. Elle est malheureusement en train de le devenir. »

Telle était la conclusion du premier éditorial. Il serait souhaitable que ces éditoriaux fussent édités un jour en une seule plaquette : ils constituent un monument prouvant qu'au milieu de la lâcheté intellectuelle et morale qui se fit complice des municipalités Mondon et Rausch, un homme s'est levé et a essayé, avec une poignée d'amis généreux et déterminés, de faire à Metz rempart de sa personne. Cet homme, en le tentant, y a laissé sa vie !

Bulletin n° 23, paru fin juin 1976.



Lorsque le maire de Metz Dominique Gros m'a sollicité, il y a dix ans, pour participer à la célébration du quarantième anniversaire de l'association, il se proposait de me décerner la médaille de la Ville de Metz. Par lettre du 15 mars 2010, j'ai poliment, mais fermement refusé cette distinction que d'autres méritaient bien davantage que moi, au premier rang desquels le cher Lucien Neumuller :

Je vous confirme que je refuse catégoriquement l'attribution d'une médaille (ne me faites pas regretter de l'avoir méritée !) ; je fais même de votre renoncement à cette idée une condition expresse de ma participation à la célébration projetée.

Si vous tenez absolument à honorer les premiers militants de Renaissance du Vieux Metz – bien qu'aucun d'entre eux n'ait agi dans l'espoir de décrocher une quelconque récompense –, une mesure de portée bien supérieure consisterait à donner suite à la proposition de Monsieur René Bastien (cf. courrier des lecteurs dans Le Républicain lorrain du 30 mai 2004) en attribuant à une rue le nom de Lucien Neumuller (si toutefois la famille en est d'accord).

François Fauge



De M. René Bastien¹, de Marly.

Metz a réussi enfin à se débarrasser de la mauvaise image qu'on lui avait collée injustement au visage. Elle revient de loin parce que pendant des lustres son aspect s'était dégradé et la désertion des quartiers anciens et l'Annexion de 1940 à 1945 n'avaient fait qu'aggraver les choses. Après bien des efforts des uns et des autres, des élus, des associations et de tous les Messins, tous se félicitent à juste titre de

¹ René Bastien, devenu par la suite vice-président de l'association rebaptisée Renaissance du Vieux Metz et des Pays lorrains, est mort à Marly le 12 mai 2020 dans sa 96^e année.

constater que la ville a retrouvé sa beauté originelle et qu'elle est de plus en plus belle sous son habit doré de pierre de Jaumont.

Nos élus régionaux se félicitent et sont fiers d'avoir à leur disposition un des plus beaux hôtels régionaux de France, les mélomanes sont fiers de leur belle salle consacrée à la musique et certains habitants ont enfin trouvé au cœur de la ville de vieilles demeures magnifiquement restaurées par l'OPAC et enfin tous, nous sommes heureux de pouvoir flâner dans nos rues chargées d'histoire.

Mais au milieu de ces concerts d'autosatisfaction qui sont certes justifiés, que l'on me permette d'ajouter cependant un bémol aux partitions. Si l'Arsenal est une salle de concerts et d'expositions, si certaines vieilles bâtisses sont de belles demeures, si la place de Chambre est un lieu plein de vie, c'est parce qu'ils ont échappé à une démolition programmée. Quelques hommes et quelques femmes se sont battus sans grands moyens, des femmes et des hommes qui étaient un peu plus lucides et un peu plus courageux que les autres. Ils se sont dressés contre une mode qui, hélas, à cette époque a fait beaucoup de mal à Metz et ailleurs.

Aujourd'hui, presque tous ont disparu et nos élus s'honoreraient en faisant un geste qui rappellerait aux futures générations le combat qu'ils ont mené de la façon la plus gratuite en baptisant une rue ou un site du nom du meilleur d'entre eux : il s'appelait Lucien Neumuller. Emporté trop vite par la maladie, il n'a pas eu le bonheur de voir sa ville ressuscitée, mais son souvenir et le combat qu'il a mené avec d'autres doivent entrer dans l'histoire de notre cité aux côtés de tous ceux qui ont contribué à sa grandeur ».

(Le Républicain Lorrain, 30 mai 2004)

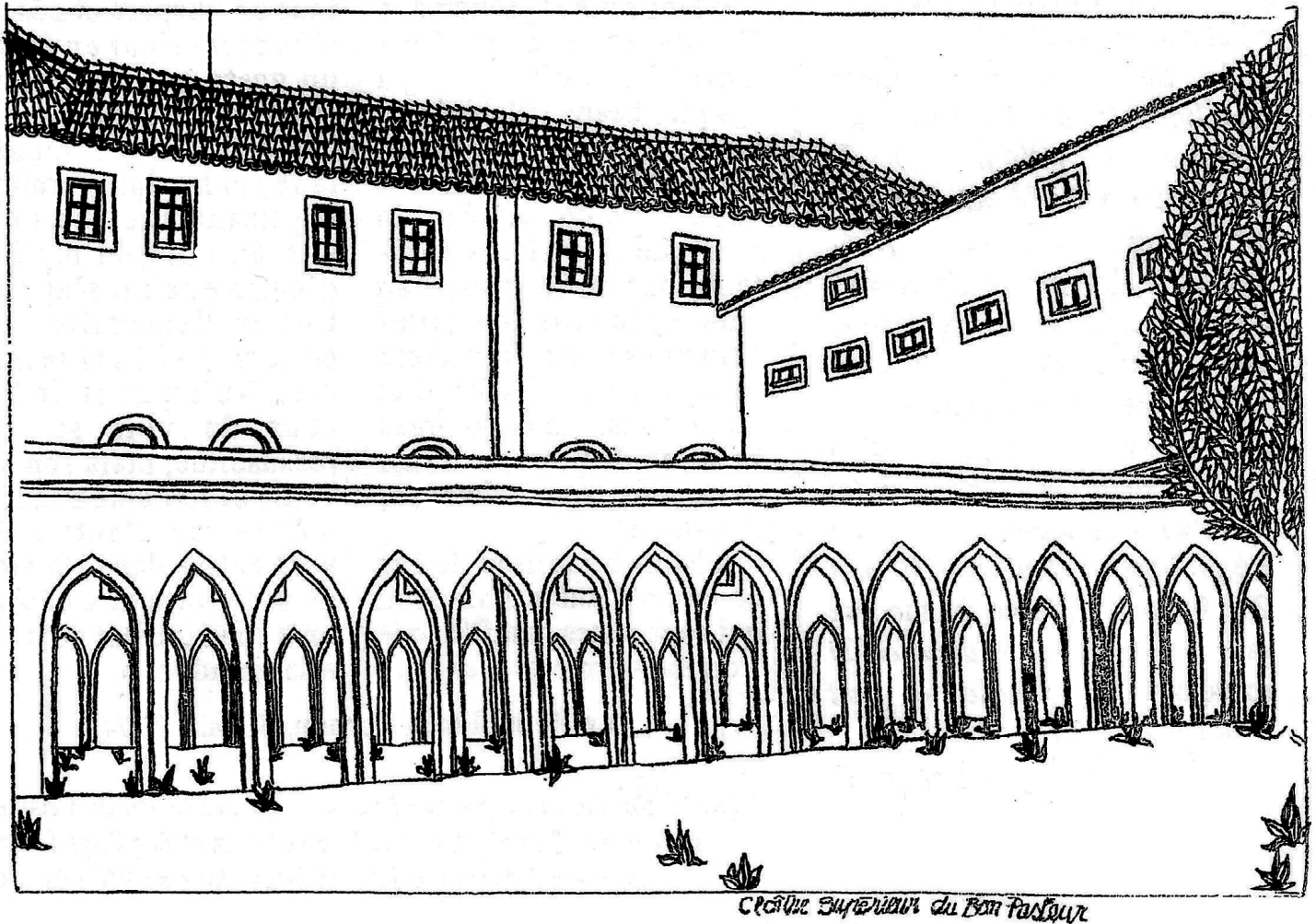


À propos du cloître de l'ancien Bon Pasteur de Metz

[...] titre d'un article d'érudition écrit pour le bulletin n° 21 de Renaissance du Vieux Metz (octobre 1975) par Lucien Neumuller, dont le sang n'a fait qu'un tour à la lecture du *Républicain lorrain* du 28 juillet 1975 dans lequel il est question des travaux en cours pour l'installation du conservatoire régional de musique dans les locaux du Bon Pasteur, ancien couvent des Clarisses (rue du Paradis). « Un passage extravagant » mentionne que les bâtiments (comportant deux cloîtres médiévaux) « date-raient » du règne de Louis-Philippe » et que le cloître supérieur, très proche par son style de celui des Récollets, ne serait « qu'une pâle copie en réduction de ce dernier, "en ciment... par moulage", du début du XIX^e siècle, un ouvrage de style "troubadour", c'est-à-dire en faux gothique d'époque romantique ».

Une pareille information n'a sûrement pas manqué de mettre en appétit la cohorte des ravageurs de nos quartiers historiques toujours à l'affût d'une « bonne » affaire à réaliser sur le dos du Vieux Metz. [...] Il leur suffit peut-être de l'avoir lu dans le journal pour qu'ils aient envie de continuer à le croire...

Pour prouver l'authenticité des deux cloîtres, Lucien Neumuller s'appuie sur cinq textes des XVIII^e et XIX^e siècles, le plus récent (1846) rendant compte d'une visite du Bon Pasteur effectuée par les participants au Congrès archéologique de France dont « les organisateurs n'auraient certainement pas montré à leurs savants visiteurs français et étrangers un moulage en ciment vieux d'une dizaine d'années à la place d'un monument du Moyen Âge. »



Dessin original de Lucien Neumuller illustrant son article.



23 juin 1973 : Lucien Neumuller et Jean Sadoul,
respectivement vice-président et président de Renaissance du vieux Metz,
au mariage de François Feuga et Solange Pfeiffer.

Lucien Neumuller, cet humble défenseur du patrimoine

Patrick TRIMBUR

Ces lignes sont des extraits adaptés, notamment allégés de leur appareil critique, des pages consacrées à Lucien Neumuller, dans l'ouvrage *Renaissance du Vieux Metz, 1970-1976, les années de combat*, RVMPL¹, n° 212-213, décembre 2024, 284 p., pages auxquelles nous renvoyons le lecteur curieux.

Le village de Lorry-lès-Metz peut s'enorgueillir d'avoir donné à l'histoire le célèbre chroniqueur Philippe de Vigneulles (1471-1528). Cette grande figure ne doit pas faire oublier un autre habitant, Lucien Neumuller (1924-1976), qui bien que n'en étant pas natif mérite cependant à plus d'un titre que l'on s'arrête un instant sur sa vie, ses actions et ce que nous lui devons. Il a, pour le moins, contribué à nous faire découvrir que le patrimoine historique ne se limitait pas aux seuls châteaux et aux églises, mais allait « de la petite cuillère à la cathédrale » (A. Chastel). Si l'affirmation nous semble aujourd'hui d'une (presque) totale évidence, ce n'était pas le cas dans les années d'Après-Deuxième-Guerre-mondiale, lorsque l'on détruisait sans discernement à Metz des couches séculaires d'architecture et d'histoires humaines. Dans le directoire de l'Association Renaissance du Vieux Metz, créée en 1970, Lucien Neumuller mène sept années durant un combat – dans toutes les acceptions du terme – aussi intense que de qualité. Ses luttes peuvent apparaître, dans une lecture rapide et superficielle des faits, totalement vaines et son action s'inscrire uniquement dans une dimension locale ; il n'en demeure pas moins que Lucien Neumuller participa par ses actions, avec l'humilité qui le caractérisait, à l'éclosion d'une prise de conscience patrimoniale, à l'échelle de notre ville comme à celle de la nation.

En mars 1970 est créée l'association Renaissance du Vieux Metz par un peu plus d'une dizaine de personnes, avec pour principal objectif « de grouper tous ceux qui veulent protéger, conserver, restaurer et par la suite animer ce qui constitue le patrimoine d'art et d'histoire que le passé a légué à la ville de Metz ». Cette création s'impose, car la ville est mise en coupe réglée depuis plus d'une décennie par l'équipe municipale de Raymond Mondon, maire depuis 1947. Il s'agit de lutter, à juste titre, contre la vétusté et l'insalubrité du bâti, et d'offrir à une population en pleine expansion des logements dignes, à la hauteur des attentes de Français conquis par la modernité. Une telle rénovation urbaine vise également à changer le visage de Metz. L'enjeu est de reconquérir le prestige et les pouvoirs attenants d'une capitale régionale, rôle gagné par Nancy depuis plusieurs siècles, en raison des vicissitudes de l'histoire. Impensable en effet d'imaginer que Metz ne soit incarné que par le seul

¹ Renaissance du Vieux Metz et des Pays lorrains.



Photo montage du Républicain Lorrain du 25 nov. 1971 : réunion de concertation tripartite sur le projet Saint-Jacques entre la Municipalité, RVM et les promoteurs.

De gauche à droite, André Bricher (premier président de RVM), Lucien Neumuller, François Feuga et Jacques Debary, architecte.

quartier « impérial » (« allemand », de fait !) de la gare : aéré, la circulation y est facile, les immeubles hauts et les façades soignées ; quel contraste alors la « ville française », au-delà du Ring, ses rues étroites et sinueuses, ses maisons basses et sales, parfois abandonnées par des propriétaires « optants » et leurs descendants !

À l'instar de bien d'autres associations, l'engagement de RVM s'appuie, durant ces années de lutte, sur une poignée de personnes particulièrement investies et actives : l'histoire retiendra plus particulièrement Jean Bigard, Michel Euzenat, Christian Guy, François Feuga et... Lucien Neumuller.

Ce dernier est considéré par tous ceux qui l'ont approché et avec lesquels nous avons pu échanger comme le cœur de l'Association durant cette demi-décennie. Sans jamais en être le président élu, à l'exception de quelques mois d'intérim en 1973, c'est lui qui, en signant notamment la presque totalité des vingt-deux éditoriaux des *Bulletins* et les rapports d'activités, lors des assemblées générales de l'association, durant la période 1970-1975, insufflait ainsi à la Renaissance du Vieux Metz, sa ligne directrice, son esprit.

Né en Alsace en 1924, très tôt orphelin de père, éducateur de formation, il avait intégré en 1951 le centre de « Sauvegarde de l'enfance » à Lorry-lès-Metz ; il a contribué à ouvrir ce centre, en est devenu le directeur adjoint, refusant toujours

d'en prendre la direction. C'est dans ce village qu'il installe, dans une maison qu'il fait construire, le foyer qu'il fonde en 1955, avec celle qui deviendra la directrice de l'école maternelle du village ; de ce foyer naîtront deux enfants. Parallèlement à son activité professionnelle déjà très prenante, Lucien Neumuller, issu d'une famille d'artistes (et père lui-même de deux artistes protéiformes, Elisabeth et Benoît) exprime une créativité féconde dans les arts graphiques dont la peinture et la gravure, mais aussi au travers de la poterie et la céramique. Ses talents furent consacrés par différents prix.

Mais la grande affaire de sa vie, celle qui le dévorera intérieurement et lui volera, selon ses proches, jusqu'à sa santé, c'est bien le « Vieux Metz ». Passionné, parce qu'il n'y a pas d'autre mot pour exprimer cet attachement sans réserve à la ville qui n'était pourtant pour lui qu'un lieu d'adoption, il lui fera don de toute son énergie à partir des années 1969-1970, et ce jusqu'à sa mort.

Sa veuve nous rapportait qu'il était déjà présent sur le chantier de la « Visitation/Cité administrative » sur le Haut-de-Sainte-Croix (en 1956 ou 1957). C'est lui qui aurait alerté le conservateur G. Collot de la découverte d'« urnes funéraires », que « des enfants au bénéfice de la pause du déjeuner étaient venus détruire à coups de pierre ». Membre du comité local du Comité national pour l'éducation artistique, on le retrouve au détour d'un article du *Républicain Lorrain* dès 1964, surveillant un chantier de démolition rue du Change ; sa vigilance permettra alors de sauver de cette belle maison du XIV^e siècle en démolition, le petit quart subsistant d'un plafond peint d'une qualité exceptionnelle. Lucien Neumuller figure déjà sur les listes des membres du Comité de Sauvegarde de Metz, première association messine spécifiquement dévolue à la défense du vieux Metz, fondée par J. Collin et J. de Selancy. Il fut rapidement exaspéré par l'impuissance de cette dernière, face aux destructions. Dès le mois de janvier 1963, il avait, aux côtés de MM. Thiam, artiste lorrain, Euzenat, restaurateur et photographe, Bigard, architecte, pris contact avec M. de Selancy afin de le rencontrer : « pour échanger des idées ». Le *Républicain lorrain* lui ouvre ses colonnes au cours de l'année 1969, pour trois articles au moins : « Comment connaissez-vous votre ville. »

Parce qu'il a beaucoup écrit dans les *Bulletins*, et particulièrement les éditoriaux dans lesquels il livre ouvertement sa pensée, c'est celui de l'équipe de RVM que l'on connaît le mieux. Homme cultivé et collectionneur d'ouvrages anciens, à propos de Metz notamment, il prend en charge la rubrique bibliographique de ces mêmes *Bulletins*. Germanophone par ses origines, il proposera plusieurs traductions d'articles, essentiels pour la compréhension et l'amour de sa ville, mettant ainsi à la disposition d'un vaste public, hier comme aujourd'hui, des recherches ardues, condamnées sans lui à une diffusion confidentielle.

Être extrêmement délicat, le sort de Metz le passionne, l'obsède même jusqu'au tourment. À travers ses écrits transparaît la sensibilité exacerbée qui le fait réagir aux atteintes portées à la ville. Croyant sans être religieux, nous dit son entourage, tout empreint de la « mélancolie barrésienne » à laquelle il a volontiers recours, il renvoie, tout comme le fait Barrès, à la dimension spirituelle des êtres et des choses.



Lucien Neumuller (personnage au centre, avec cravate et lunettes) commentant le puits « des quatre vertus » du cloître de Saint-Clément, en octobre 1971 (photo RVM).

À ses yeux, « le génie technique » porte des coups fatals à l'âme de Metz tout entière contenue dans son patrimoine. Et si Lucien Neumuller avait le souci des « vieilles pierres », celui-ci n'allait jamais sans leur dimension sociale qui leur donnait tout son sens : est permanente sa préoccupation des petites gens, les vieilles personnes en particulier quand elles sont victimes de la rénovation. Il en connaît personnellement quelques-unes. Il est d'autre part convaincu que l'éducation des enfants devait très tôt commencer par le combat pour la sauvegarde de l'art en général, et s'illustrer plus précisément dans la défense du patrimoine messin. Il incarne les « émotions patrimoniales » qui ont toujours été source de son action. Les combats qu'il a menés pour les causes qui lui étaient chères, si radicaux fussent-ils, ont toujours été teintés de cette touche d'humanité qui agrémentait ses propos et ses actions.

Au cours des années 1974 et 1975, quelques alertes de santé le détournent temporairement de ses engagements. Le 8 juin 1976, « des suites d'une longue et terrible maladie », il s'éteint à 52 ans, dans une grande discrétion, un être riche et sensible. Il a élu pour dernier domicile le cimetière de Lorry. Bien que courte, sa vie a été dense, riche de multiples talents. Il projetait « de changer de vie » ; mais jusqu'au bout, il avait gardé sa combativité et l'amour de sa ville.

À l'aube de l'année 1976, après seulement six années d'existence, gagnée par la lassitude et le découragement, l'équipe des fondateurs de RVM prend acte de la

multiplication des revers qui confirment, à ses yeux, la totale inutilité de ses engagements et, avec Lucien Neumuller, présente sa démission. Malgré un bilan « comptable » calamiteux, si on ne considère que les seuls édifices conservés finalement, les luttes de RVM, en cette première période, n'ont cependant pas été vaines. Contrairement à une certaine interprétation des événements, exagérément négative, Lucien Neumuller et RVM ont initié en effet, par leurs luttes circonstanciées pour la sauvegarde de la vieille ville, comme par leur travail d'inventaire et de réflexion autour du patrimoine, un changement d'époque. Tout à l'avantage des multiples richesses architecturales et ornementales des ensembles (pour dire plus justement, de ce qu'il en demeure...), RVM a fait glisser la ville du « temps monumental », durant lequel seuls les « Monuments » méritaient attention, au « temps patrimonial », qui focalise l'intérêt sur la moindre trace du passé et encourage étude et protection. De plus, elle a fait entrer la voix de l'opinion publique dans la vie municipale. Cette opinion, habituellement silencieuse, à l'exception des périodes électorales, s'offre l'opportunité d'un premier exercice de démocratie « patrimoniale » directe qui tente de peser désormais sur les décisions.



La tombe d'Elisabeth Eppinger et de Lucien Neumuller au cimetière de Lorry-lès-Metz, 2026. Photo Gérard Kester.

M. Lucien NEUMULLER **fondateur de « Renaissance du Vieux Metz »¹**

« Renaissance du Vieux Metz » a perdu son fondateur passionné, ardent défenseur du patrimoine architectural messin, M. Lucien NEUMULLER, décédé hier des suites d'une longue et terrible maladie, à l'âge de 52 ans.



Originaire de l'Alsace, il était né à Hilsenheim. Après des études au collège de Phalsbourg, il avait suivi, à l'université de Strasbourg, des cours de psychologie. Une vocation profonde le poussa à s'occuper de l'enfance inadaptée, au château d'Angleterre à Strasbourg, puis à Hoerdt. Il vint en Moselle pour ouvrir le centre d'observation du château de Lorry[-lès-Metz], où il se dépensa sans compter jusqu'à sa mort. Il y a une dizaine d'années, il fonda l'Association « Renaissance du Vieux Metz », dans laquelle il milita jusqu'à la dernière assemblée générale du 28 février 1976, où il donna, comme l'abbé Léoutre, le président, sa démission du comité.

M. Lucien Neumuller avait épousé en 1955, à Niederbronn, M^{lle} Elisabeth Eppinger, qui lui a donné deux enfants : Benoît et Elisabeth Anne, tous deux étudiants en arts plastiques à Strasbourg.

La messe d'enterrement sera célébrée demain jeudi à 10 h 30 en l'église de Lorry-lès-Metz, par l'abbé Léoutre.

À la famille du disparu va l'expression de notre sympathie attristée.

¹ Avis de décès de Lucien Neumuller, *Républicain Lorrain*, 9 juin 1976.

ISSN 3037 9741



Avec le soutien financier de

commune de
Lorry-lès-Metz



département
de la Moselle

